

La dent-de-lion

Luci Bouffard

Number 50, Fall 1991

« Écrire dans les murs »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14861ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouffard, L. (1991). La dent-de-lion. *Moebius*, (50), 33–36.

LA DENT-DE-LION

Luci Bouffard

«Les ivresses passées (au bord du fleuve) s'égrènent dans le silence.» La phrase est dite. Les mots sont lâchés. Fini. Kaputt. Terminé. Ma bouche se referme encore que déjà un petit homme s'affaire à mes pieds, érigeant le mur à triple vitesse. Qui a dit que le mot inexorable était lent? Ses minuscules lunettes me dardent d'un reflet furibond avant de s'éclipser derrière la dernière brique, m'abandonnant à l'écho de mes mots.

De mes mots. C'est si définitif, un début. Un brique-à-bloc surgit d'on ne sait où, dont on ne sait que faire. Qui t'emmure, te triture, te friture panée, te chapelure, te fait voir toute l'imposture. De ta déconfiture. Oui. Si je dis que ça me désole, les briques et les blocs, si je dis que je ne veux pas de mots qui s'imbriquent, je mens. Je fictionne le ciment de mes propres briques.

Je suis très contente, au fond, de mon emmurement. On n'est pas si mal ici. Il fait noir, mais le noir ne peut que renfermer des promesses. Je mens. Le balancier de la phrase continue à passer et quelque part derrière moi il y a quelque chose qui m'horrifie. Des rats? Des rats à lunettes, des serpents à lunettes. Je n'ai pas peur. Leïla n'est pas loin. Elle me sauve toujours in extremis, Leïla. Peu importe ce que je conjure.

Par exemple, je braque mon laser sur la paroi gauche et je la pulvérise. Mes ivresses commencent à tituber, à hoqueter. Je ris, c'est normal, mais quand je ris, mon rire se transforme toujours. En rictus. En énorme rictus qui m'envahit, qui ne me donne plus à voir que des dents, des dents, une rangée de dents qui s'avance, des horreurs luisantes qui entonnent un chant de zombis. Je crie : Leïla. Et elle me répond. Elle est toujours là, Leïla. C'était ma muse, à l'origine, mais depuis quelque temps, elle est mon ange gardien. Elle me censure, m'emmure, me triture. Je hais Leïla. Elle a fait de moi une friture panée, panée, elle me laisse vagir dans l'obscurité.

Les zombis ricanent, agitent leurs moignons, essaient à nouveau de prendre un air menaçant. Mais l'appel à Leïla les a affaiblis. Ils titubent, hoquettent comme des lavettes. Je les couvre de mon mépris. Des zombis mièvres, voilà tout. Mon mépris bave partout sur eux, la lave se met à bouillonner, à faire des bulles. Et là, dans une délicate, ravissante, tremblante, mignonne bulle irisée, je vois, je vois, mon azalée. Que fait-elle là, la pauvre? Quand donc vais-je commencer à fictionner?

— Mais tu fictionnes, mon petit. Tu n'as pas d'azalée.

Leïla a raison. Je n'ai pas d'azalée. Je n'ai pas d'azalée. C'est tragique. Et pourtant, je la vois, mon azalée. Bien calée dans sa bulle. Sa bulle irisée. Elle tourne autour de moi, de plus en plus vite, elle me hisse sur le mur, le mur du son, le mur du son, le

— Calme-toi. Tu n'as pas d'azalée.

Oui, parfois, je pense que Leïla m'entrave. Si elle m'avait laissée me laisser hisser. Bon Dieu! Si l'azalée avait réussi à me hisser sur le mur du son, le mur du ton, mon mur, mon murmure, mon mièvre murmure

— Ohm! disent les zombis. Ohm!

— Hum! me reproche Leïla, Leïla ma muse qui ne s'amuse plus, si je ne m'abuse. C'est si facile de s'abuser. Vouloir fictionner coûte que coûte, goutte à goutte sur les murs qui suintent, qui se tortillent sous le dard de mon regard. Le dard de l'art, oui, ce n'est pas une azalée que j'ai, que j'ai, c'est une dent-de-lion.

Quelque chose, quelque part, démarre. T'es dedans, décolle et «elle tourna lestement la clé du contact, mais le moteur de l'avion se mit à toussoter, à crachoter, avec hargne». Hargne. Déjà enrayé. Manque de carburant?

«Le bolide s'arrêta dare-dare devant le pompiste.

— Remplis-moi, tu veux?

Dit la blonde au regard sulfureux. Le pompiste fit briller sa dent, son étrange dent-de-lion, avant de s'empresse. Le soleil se couchait à l'horizon, comme dans une annonce de Shell.» D'Esso, de S.O.S. «Lorsqu'elle revint à elle, elle sentit les mains du pompiste sur ses seins.»

— Déjà?

S'étonna Leïla. Tu vas trop vite. Moi, j'évite ça.

Oui. Leïla évite ça, elle évite ça, elle me vide avec sa petite cuiller, aspire mon carburant au lieu de m'inspirer. Je dresse un promontoire, je m'y campe, et je hurle, je hurle :

— Inox. Elle est en inox!

Je m'effondre, je dégringole, je roule roule sur la route qui serpente à l'horizon. J'ai trop tardé, le soleil est déjà couché, mais qu'à cela ne tienne, ne tienne, me-dis-je, il faut fuir Leïla. Sa cuiller en inox. Je frissonne et coupe le moteur. Je n'en ai plus besoin. Je suis dedans, je crois, dans la dent-de-lion. Rien ne rugit, pourtant, rien ne mugit. Je n'entends que du silence et j'ai les larmes aux yeux. Je suis entourée de sable. À perte de vue. La route vient de disparaître, avec son misérable bolide. Plus que moi et tout ce sable, tout ce sable. Le grain de la voix, c'est donc ça? Le sablier de sa propre existence. Il n'y a pas de blondes, ni de pompistes, tout ça n'est que de la frime, oui, le frimas du désert, la ridicule collerette qui n'arrive pas à masquer la robe élimée. Le flash de mon cliché m'éblouit, va me faire perdre le sable, le sable. Ma conjuration se perd dans le vent qui se lève, qui gonfle ma robe élimée. Un ventre de vent siffle, vagit, vrombit. Je suis étonnée. Pourquoi tant de moteurs? On ne peut donc pas partir du silence, se laisser emporter par le silence, par la cadence du silence? La dent-de-lion rugit de plaisir, elle ébauche un. Hocus pocus, rictus! Comme je déteste ce mot, comme je voudrais savourer tranquillement mon vent et mon sable, avec ma petite cuiller en inox. Comme je voudrais pouvoir me laisser aller.

Je suis allée, je ne suis plus que sentier, je suis le sentier qui s'ouvre, béant, sur. Demi-tour, mais elle me poursuit, me happe, me hisse à son faite, la dent-de-lion, l'étrange dent-de-lion qui luit à mes pieds. Je suis sur la dent. J'attends. Je n'appellerai pas Leïla.